UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

CHANNING

SES IDÉES SUR LE MINISTÈRE CHRÉTIEN.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 8 mai 1865, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

CAMILLE LAMARCHE,

DE FLORAC (LOZÈRE).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0016

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE.

A MON PÈRE.

C. LAMARCHE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. COLANI, Président de la soutenance.

MM. COLANI,
SCHMIDT,
LICHTENBERGER,
} Examinateurs.

La Faculte n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

CHANNING

SES IDÉES SUR LE MINISTÈRE CHRÉTIEN.

Introduction.

Au milieu des tristes circonstances que traverse l'Église chrétienne, de ces disputes intestines qui l'affaiblissent et la dégradent, de la superstition, du formalisme qu'elle ne peut dissiper, de l'indifférence dont elle ne peut triompher, de l'incrédulité qu'elle ne peut convaincre, l'étude des idées du pasteur dont l'Amérique s'honore et dont l'influence commence à se faire sentir en France, et particulièrement l'étude de ses idées sur le ministère chrétien, s'est tout naturellement offerte à nous. La réputation sans tache de Channing, de ce Fénelon des États-Unis, à qui catholiques et protestants, jurisconsultes et philosophes s'accordent à rendre le plus bel éloge, nous a fait désirer de mieux connaître ce prédicateur infatigable de la paix et de l'union entre tous les hommes, cet ami convaincu, ce dévoué champion, cet apôtre ardent du progrès dans l'homme et dans la société.

Si nous ne craignions pas de dire une banalité, nous affirmerions le plus sincèrement du monde que la lecture des œuvres de Channing a été pour nous pleine

d'une salutaire instruction ; que c'est avec bonheur que nous nous proposons maintenant d'exposer ses nobles et généreuses pensées sur le ministère chrétien. Les exposerons-nous avec fidélité ? Nous osons l'espérer, quoique, la connaissance de la langue anglaise nous faisant défaut, nous n'ayons pu avoir recours pour notre étude qu'à des ouvrages français ; mais *Channing, sa vie et ses œuvres,* avec une préface de M. de Rémusat, *les Œuvres sociales*, *l'Esclavage*, *les Traités religieux*, *le Christianisme unitaire*, traduits par MM. Édouard et Charles Laboulaye, quelques articles de journaux et revues, auront suffi, croyons-nous, pour nous faire connaître et apprécier l'homme éminent dont nous avons voulu faire le sujet de ce travail académique.

En voici en peu de mots le plan et le contenu.

Notre intention n'est pas de faire ici une biographie complète de Channing[1], mais, à titre d'introduction et afin d'exposer avec plus de fidélité et d'une manière plus complète les idées de Channing sur le ministère chrétien, il nous a paru nécessaire de relever quelques faits de sa préparation au saint ministère et de sa carrière pastorale, quelques opinions du philosophe, du moraliste et du théologien. Nous ferons ensuite connaître ses idées sur le ministère chrétien, sur les conditions au milieu desquelles on est appelé à l'exercer aujourd'hui, sur les qualités qu'il faut posséder, si on veut l'exercer d'une manière efficace. Nous aurons enfin, dans une dernière partie, à insister sur quelques conseils de théologie pratique, de prudence pastorale,

[1] Cette intéressante biographie se trouve contenue dans le livre déjà cité : *Channing, sa vie, ses œuvres.*

donnés tout particulièrement en vue des classes ouvrières et des pauvres.

Nous ne nous dissimulons certes pas les imperfections de notre œuvre ; s'il nous était donné cependant de faire partager à nos lecteurs l'admiration sincère que nous éprouvons pour Channing, nous déclarerions notre but atteint et nos désirs satisfaits.

I.

Channing (William Ellery) naquit en 1780 à Newport, dans l'État de Rhode-Island. Doué d'une nature excellente, il fut élevé par sa famille sous les plus heureuses influences. Son goût des choses sérieuses se manifesta de bonne heure. A quatorze ans il partit pour l'université de Harward, dont il suivit les cours assidûment; il y devint en outre l'un des membres les plus actifs et les plus distingués de quatre clubs ou sociétés d'instruction mutuelle que les étudiants formaient entre eux. Ce fut à Harward que se révéla sa vocation au saint ministère. Amené par l'esprit d'incrédulité qui venait de France à examiner les preuves du christianisme, « je sentis alors, dit-il, à quelle « mission j'étais destiné ici-bas; mon cœur embrassa « les grands objets de la religion chrétienne avec un « intérêt qui est devenu de plus en plus fort. » — « Oui, « Shaw, écrit-il à un de ses amis, je veux être un « ministre, un pasteur du troupeau de Jésus; je veux « réformer un monde vicieux, éclairer un monde igno- « rant. Pour moi, la religion n'est qu'un autre nom « du bonheur, et plus que je suis pieux, plus je suis « heureux[1]. »

Cette ferme résolution de se vouer au saint ministère ne fut point dissipée par son séjour en Virginie, où il remplit pendant deux ans la charge de précepteur dans une famille. Il y étudia les questions sociales, y augmenta, si possible, sa haine pour l'esclavage, y

[1] *Channing, sa vie, ses œuvres*, 2e édit., p. 18-19.

rêva même la communauté des biens. En 1801, il devint régent au collége de Harward, et il y fit en même temps ses études théologiques, dont il a bien souvent regretté l'insuffisance et la froideur.

Son premier sermon sur ce texte : « Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne, » excita l'admiration universelle, et deux sociétés de Boston lui firent offrir la charge de ministre. A cause de la faiblesse de sa santé, il opta pour celle de Federal-Street (Société chrétienne de la rue de la Fédération), dont les fonctions devaient être les moins fatigantes.

En 1803, jour de sa consécration, il écrit à son oncle : « Je me sens fort peiné quand je vois l'anxiété « de tous mes amis sur mon compte. Qui suis-je? Que « sont mes faibles facultés pour qu'on me porte tant « d'intérêt? Combien je me sens incapable de répondre « à ces espérances! Je suis rempli d'une sainte terreur « à la pensée des devoirs qui vont m'incomber. L'Église « de Dieu, rachetée par le sang de son Fils, les éter- « nels intérêts de l'humanité! que ces objets sont « grands! Je demande vos prières pour qu'il me soit « donné de n'y jamais faillir[1]. »

Devenu pasteur de la Société de Federal-Street, Channing ne tarda pas, par sa parole attachante, sérieuse et persuasive, à jouir de l'estime et de l'affection de son troupeau. Sa popularité à Boston fut immense, mais elle ne l'enfla pas d'un sot orgueil. Visant toujours à une perfection idéale, il veillait sur les moindres défauts, dont il comprenait toute l'incompatibilité avec le christianisme et avec le ministère.

Fermement convaincu de l'excellence de la religion

[1] *Channing, sa vie, ses œuvres*, 2e édit., p. 4.

chrétienne, mais amené par de sérieuses études à de nouvelles considérations apologétiques, amené aussi à rejeter bien des doctrines dites *essentielles*, Channing eut bientôt à lutter contre les scrupules de ses amis, contre les anathèmes de la presse religieuse, qui souvent, en Amérique, comme ailleurs, laisse en paix les sceptiques et les impies, pour abreuver de fiel les âmes vraiment pieuses lorsqu'elles veulent être indépendantes. Cette ardente polémique dura des années et remplit le cœur de Channing de tristesse : « car s'il « croyait au christianisme comme à la religion de la « liberté, il y croyait encore plus comme à la religion « de la charité et de la paix[1]. » De là, d'un côté, sa fermeté dans la lutte contre les anti-libéraux ; mais de là aussi le zèle humble, doux et éclairé que lui dictait son sincère amour des adversaires.

Les classes ouvrières, les pauvres furent l'objet de ses soins les plus assidus ; il étudiait leurs besoins et cherchait les moyens propres à éveiller chez les classes indigentes la vie intellectuelle, morale et religieuse, seule capable d'amoindrir les sources de leur misère. La seule gloire qu'il ambitionnait était de faire aimer et accepter, de ceux-là mêmes qui lui étaient les plus hostiles, la vérité de l'Évangile, dans tout ce qu'elle a de consolant et d'ennoblissant. Un des plus beaux jours de sa vie, dit M. Laboulaye, fut le jour où il reçut les remercîments, les félicitations d'un institut ouvrier pour les lectures qu'il avait faites devant lui. « C'est de l'honneur ceci, c'est de l'honneur ! », s'écria-t-il, la figure animée, les yeux brillants, le cœur touché de ce

[1] *Channing, sa vie, ses œuvres*, 2e édit., p. 75.

témoignage de reconnaissance, profondément sentie et simplement exprimée par la main d'un rude mineur[1].

Malheureusement Channing était loin de jouir d'une bonne santé; pour la fortifier il fit un voyage en Europe. A son retour il put reprendre, mais pendant bien peu de temps seulement, la direction de son église. Peu à peu, en effet, il se vit forcé de se démettre de toutes ses fonctions, et de demander un successeur; mais sa retraite fut presque aussi laborieuse que sa carrière pastorale. A vrai dire, Channing ne cessa jamais d'être le pasteur modèle, le chrétien par excellence. Ne pouvant vaquer aux exigences d'un ministère régulier, nous lui voyons consacrer dès lors son temps à l'étude des hautes questions morales, à la méditation sur le christianisme et sur ses applications à la société moderne. C'est alors qu'il publia la plupart de ses traités sur *Fénelon*, *Milton*, *Napoléon Bonaparte*, c'est alors qu'il compléta son *Christianisme unitaire*, c'est alors qu'avec Follen et Tuckerman il fonda la première mission intérieure consacrée exclusivement aux besoins des pauvres, qu'il s'occupa plus activement que jamais dans ses écrits du sort des classes ouvrières, des prisonniers, qu'il prêcha, lorsque sa santé le lui permit, ses plus beaux discours, *le respect dû à tous les hommes*, *la liberté spirituelle*, *l'Église universelle* etc. Qu'on joigne à tous ces travaux les soucis de l'homme politique, les études du théologien, les soins à donner à une santé sans cesse maladive, et l'on se fera difficilement une idée de toute l'énergie morale, de tout le dévouement qui illustrèrent une vie si bien remplie.

[1] *Œuvres sociales*, Introduction, p. 59.

Mais tant de fatigues, tant de préoccupations hâtèrent la mort de cet homme précieux. En 1842, le 1er août, anniversaire de l'émancipation des esclaves dans les colonies anglaises, Channing ne put résister au désir de célébrer lui-même ce beau jour. L'enthousiasme avec lequel il parla, l'effort qu'il fit, fut suivi d'un grand abattement. A partir de ce moment ses forces faiblirent de plus en plus; mais il vit venir la mort sans effroi : comme autrefois, il ne faisait qu'entretenir ses amis de son inébranlable confiance en Dieu, de sa ferme conviction du bonheur que procure la religion chrétienne, des glorieuses espérances, du progrès infini et de l'immortalité de l'âme.

Le dimanche, 2 octobre, Channing rendit sa belle âme à Dieu. « Tout le pays sentit, dit le docteur « Dewey, qu'un grand homme n'était plus, qu'un « soleil qui avait brillé d'un éclat si pur dans notre « ciel, venait de s'éteindre[1]. »

Tous les partis, toutes les sectes, les catholiques eux-mêmes, pleurèrent la mort de Channing. C'est que Channing laissait à tous le plus bel exemple d'une vie entièrement consacrée à l'amour de Dieu et à l'avancement de son règne au milieu des hommes.

II.

Exposons maintenant en peu de mots les principes et les opinions de celui dont nous venons d'esquisser la vie.

Et d'abord qu'est-ce pour Channing que le christianisme? Quel est à ses yeux le grand but de la religion

[1] *Channing, sa vie, ses œuvres*, p. 247.

chrétienne? Pour Channing, Jésus-Christ est venu affranchir l'âme en la purifiant du mal, en lui inspirant l'amour de la vertu, en éveillant nos facultés et nos affections les plus nobles. Il est venu nous faire participer à la nature divine en nous créant de nouveau à l'image de Dieu. Il est venu nous révéler Dieu comme le Père, et comme un père, dans la plus noble acception du mot, comme le créateur et l'ami de toutes les âmes. Il est venu régénérer et consoler l'âme en l'appelant à la sainte résolution de vivre d'une manière conforme à sa glorieuse destinée.

Le christianisme est donc une doctrine religieuse et morale qui vient du ciel; notre intelligence, notre conscience, notre cœur, tout notre être en un mot, y doivent trouver et y trouvent en effet la solution des grands problèmes qui nous agitent[1].

Telle étant la grande fin de la religion chrétienne, elle ne peut jamais être opposée aux facultés de l'âme, qui nous viennent également de Dieu. Ceci amène Channing à déclarer que le christianisme est avant tout une religion raisonnable, ne combattant jamais la raison, bien au contraire, l'élevant, la fortifiant, n'étant que la raison sous sa forme la plus parfaite. Les doctrines irrationnelles ne peuvent faire partie du christianisme, elles lui sont complétement étrangères.

Comme tel Channing rejette le dogme de la trinité, ce qui lui a valu le titre d'unitaire. Il croit fermement à la divinité de la mission et à l'autorité divine de Jésus-Christ, il croit que l'esprit de Dieu a habité pleinement en lui, mais il ne croit pas que le Christ et Dieu ne soient qu'un seul et même être; il soutient au contraire

[1] *Traités religieux, grande fin du christianisme*, p. 195.

qu'ils sont deux êtres distincts, le Fils étant en tout subordonné au Père[1]. « Je m'inquiète peu, écrit-il quel« que part, d'assigner un rang précis à Jésus-Christ; la « puissance du Christ est pour moi dans sa pureté sans « tache, dans sa perfection morale. J'attache moins « d'importance à ce rang parce que j'ai appris que tou« tes les âmes sont de la même famille et que la nature « angélique et que la nature humaine sont essentielle« ment unes[2]. »

Les dogmes de la prédestination, de la satisfaction vicaire sont également repoussés par lui, non-seulement comme contraires à la raison, mais aussi comme contraires aux perfections infinies de Dieu. Dieu est un Père tendre et compatissant; il accorde son esprit à tout homme qui travaille sérieusement à vaincre le péché; il a envoyé son Fils pour nous faire connaître sa grande bonté, pour nous sauver. Mais si l'on veut avoir part aux bienfaits de la mort et du sang du Sauveur, il faut suivre le Christ, vivre de sa vie, être ce qu'il a été lui-même. Aucune foi, aucun amour placés en Jésus ne peuvent nous servir si ce n'est la foi et l'amour qui nous excitent à imiter sa pureté. Le Christ n'est qu'un Sauveur intérieur, il ne peut nous donner rien de meilleur que son esprit, et cet esprit peut habiter en nous[3].

Tels sont à peu près les points frappants de la théologie de Channing; ils ne portent que sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne. Les hommes,

[1] *Traités religieux*, *le christianisme est une religion raisonnable*, p. 285.

[2] *Idem*, préface, p. III.

[3] *Christianisme unitaire; de l'Imitabilité du caractère de Jésus-Christ*, p. 257.

lancés de bonne heure comme Channing dans le tourbillon de la vie active, sont trop préoccupés des applications pratiques du christianisme pour en approfondir suffisamment les parties spéculatives; ils vivent plus avec les hommes qu'avec les livres, et ils ne peuvent qu'acquérir dans de certaines limites les connaissances historiques et critiques nécessaires au théologien accompli.

Si le christianisme est une religion raisonnable, il est aussi la religion de la liberté, qui est offerte à tous les hommes et que tous les hommes ont le droit et le devoir d'étudier, d'approfondir et de pratiquer. De cette idée découle tout naturellement l'aversion de Channing pour les *credo* et les confessions de foi. Tout symbole est condamnable parce qn'il nous sépare de Jésus-Christ en s'interposant entre nous et le Sauveur. La vérité chrétienne est infinie; les idées que nous nous en faisons sont par conséquent toujours très-imparfaites et demandent continuellement à être agrandies. Quoi de plus contraire à ce progrès qu'un symbole fixe dont nous ne pouvons jamais nous écarter? Douter n'est pas un crime; aux yeux de Channing, les hommes qui n'ont pas de doutes doivent souvent ce privilége à l'absence de pensées. Le christianisme veut avant tout être étudié, médité par tous, puisque c'est à tous qu'il s'adresse; il veut que chacun puisse rendre compte de sa foi, et il regarde comme nulle et de nul effet la foi d'emprunt, la foi d'autorité[1].

Aussi ne doit-on pas attacher une importance exagérée à l'Église à laquelle on appartient; l'Église est certainement un puissant secours pour notre nature

[1] *Christianisme unitaire*, p. 133.

morale et libre, mais ce n'est qu'un secours. Être membre de telle ou telle église n'est pas chose essentielle au salut: c'est de la grande Église chrétienne que nous devons chercher avant tout à devenir membres. « Il y a, dit Channing, dans son magnifique discours « sur l'Église universelle, il y a une Église plus grande « que toutes les églises particulières qui sont sur la « terre, quelque grandes qu'elles soient; c'est l'Église « universelle qui s'étend sur toute la terre et ne fait « qu'un avec l'Église qui est dans le ciel. Dans cette « Église sont admis tous ceux qui participent à l'esprit « du Christ; elle ne nous demande pas qui nous a bap- « tisés, de qui nous tenons notre passeport, quel signe « nous portons. Si nous avons été baptisés par le Saint- « Esprit, ses larges portes nous sont ouvertes. Là sont « réunis ceux que des noms différents ont séparés ou « séparent encore, là il n'est pas question d'Église ro- « maine, grecque ou anglicane, mais seulement de « l'Église du Christ[1]. »

Le christianisme est enfin pour Channing un principe social. En présence des terribles révolutions qui peuvent menacer notre société, pour conjurer le mal, Channing en appelle à l'Évangile; c'est à l'Évangile qu'il demande un remède pour des plaies jugées incurables, c'est à cette fontaine de vie qu'il puise sa doctrine consolatrice. Dans la dernière partie de notre travail, nous verrons de quelle manière Channing croit pouvoir améliorer le sort des classes ouvrières et des pauvres, et donner ainsi à la société une paix, un bonheur que rien ne pourra désormais détruire.

[1] *Traités religieux*, *Église universelle*, p. 61.

III.

Le christianisme étant essentiellement la religion de la sainteté, de la réflexion, de la liberté, de l'ordre social, le christianisme devant relever l'homme et, en relevant l'homme, relever la société, il en résulte que communiquer la vérité morale et religieuse au monde, ou prêcher l'Évangile constitue la fonction la plus importante et la plus glorieuse qu'on puisse confier à un homme. Tout chrétien certainement, suivant sa condition, ses talents, est appelé à travailler pour la cause de la sainteté, de la liberté et de la charité; mais le ministère est établi pour en prendre un soin plus direct et plus intime, pour rappeler à un monde distrait par les plaisirs, livré exclusivement à ses affaires, ne vivant à vrai dire que pour cette terre, les vérités de l'ordre moral et religieux, lui montrer par ses paroles et surtout par son exemple que de la pureté des actions, des désirs, dépend dès ici-bas le bonheur ou le malheur à venir. Plus le ministre comprend l'importance de la religion qu'il veut servir, plus son ministère est grand et fécond. Mieux vaut pour lui abandonner complétement cette carrière que d'y apporter un esprit froid, un cœur indifférent. C'est des ministres, en effet, que dépend surtout la cause de Dieu dans ce monde; c'est de leur exemple, de leur fidélité, de leur zèle, que dépend l'influence de la religion chrétienne sur le caractère et le bonheur des individus, sur l'opinion publique, sur nos institutions, nos lois, notre gouvernement.

Channing nous expose lui-même toute sa pensée sur

ce sujet dans deux discours qu'il prononça, le premier, *le Ministère chrétien*, pour la dédicace de l'École de théologie de Cambridge; le second, *Ce que l'époque actuelle réclame du ministère chrétien*[1], pour la consécration d'un jeune pasteur à Boston. Nous ne pouvons mieux faire que de les analyser et de les apprécier.

« Notre époque, si on la compare aux époques précédentes, est certainement une époque éclairée, elle demande donc un ministère éclairé qui sache tirer de toutes les découvertes de l'homme des arguments en faveur du christianisme, montrer l'accord parfait qui existe entre l'Évangile et les vérités que l'étude de l'âme et de la nature nous dévoilent tous les jours, discuter les questions religieuses avec intelligence. Des pasteurs non éclairés seront bientôt réduits à l'impuissance; aussi le ministère ne doit-il pas être un refuge pour la pauvreté d'esprit, mais exiger au contraire de ceux qui l'exercent une grande étendue de pensée et des connaissances très-variées.

« Le ministère doit en outre être un ministère ardent, car le siècle où nous sommes est un siècle d'ardeur et d'excitation. Le public veut être ému, et la religion doit être enseignée d'une manière émouvante; les hommes, aujourd'hui, ne peuvent souffrir qu'on se joue d'eux, et ils écoutent avec impatience ceux qui traitent froidement de grands sujets; aussi ne doit-on pas leur présenter la religion avec les divisions arides d'une théologie scolastique, mais leur montrer qu'elle satisfait l'intelligence et qu'elle fournit des aliments et des mobiles aux sentiments les plus élevés de notre nature.

[1] *Christianisme unitaire*, p. 277-340.

« L'ardeur qui doit caractériser le ministère ne consiste pas en de grands éclats de voix, ou une plus grande véhémence de gestes, ni dans l'emploi des moyens oratoires, mais elle consiste dans la conviction profonde que les vérités qu'on enseigne sont pleines de vie et de sentiment, dans la sincérité d'un homme déterminé à obtenir de grands résultats.

« En présence d'une époque de libre et ardente investigation à l'endroit de la religion, des vieilles institutions religieuses étudiées et sévèrement jugées, du christianisme lui-même soumis à une critique rigoureuse à laquelle rien ne peut le soustraire, en présence du scepticisme qu'engendre souvent le libre examen, un des devoirs les plus impérieux du ministère est de veiller à ce que le christianisme ne soit pas condamné pour des doctrines dont il n'est nullement responsable et de le défendre comme étant une religion éminemment raisonnable, donnée à l'homme pour être sa lumière et son guide.

« Le libre examen engendre aussi la diversité d'opinions, le ministère doit donc forcément être aussi un ministère de controverse; il se croira tenu de combattre les erreurs qu'on enseigne et qu'il ne peut ni ne veut partager. Le meilleur moyen de combattre l'erreur, ce sera d'inculquer de grandes vérités qui habituent peu à peu l'esprit à considérer la religion d'un point de vue plus élevé, de séparer ce qui est d'une application universelle et éternelle de ce qui n'a qu'une valeur locale et temporaire, et de rappeler sans cesse le but moral du christianisme. Cette grande vérité, que Dieu nous demande avant tout de rechercher et la pureté du cœur et la pureté de la vie afin de de-

venir un temple où le Saint-Esprit puisse habiter, cette vérité fondamentale une fois admise, l'erreur ne pourra pas facilement coexister avec elle, l'âme ne tardera pas à la discerner et à l'abandonner.

« Il faut enfin que le ministère, dans un siècle qui est certainement à beaucoup d'égards un siècle corrompu, soit animé d'un esprit de réforme; il faut qu'il soit profondément affligé de l'étendue et des désastreux effets du mal moral, il faut qu'il brûle d'assister et de contribuer à une grande révolution morale dans le monde, bien convaincu que le christianisme doit et peut changer réellement la face de la société. »

Ainsi donc, d'après Channing, le ministère doit de nos jours être éclairé, ardent, libéral, animé de l'esprit de réforme; voici maintenant les qualités personnelles que doit posséder le ministre :

« Et d'abord le ministre, alors qu'il n'était encore qu'étudiant, doit avoir joui de la liberté d'examen; il faut même qu'on l'ait encouragé à en user, qu'on l'ait habitué à entendre le pour et le contre et à ne pas se livrer en paix à une opinion favorite. La vérité est une conquête; pour la posséder et la conserver, on doit avoir vaincu le sophisme et l'erreur. Sans doute l'étudiant peut bien être troublé pour un temps par les arguments du sceptisme, mais ces arguments finiront par être repoussés par un esprit droit et vaincus par un esprit ami de la vérité.

« Le ministre, en effet, doit être un ami dévoué de la vérité, car l'amour de la vérité conduit non-seulement à en acquérir la connaissance, mais donne aussi une puissance toute particulière pour faire accepter aux autres les convictions qui vous sont chères. La vé-

rité est l'arme robuste à l'aide de laquelle la religion doit remporter ses victoires; celui qui ne l'aimerait pas par dessus tout ne saurait jamais avancer son royaume ici-bas.

« Il faut de même que le ministre soit l'homme religieux par excellence; la science et l'imagination peuvent plaire, mais ne toucheront jamais d'une manière aussi durable et profonde qu'un sentiment religieux, sincère, exempt de feinte, de ferveur simulée, ne ressemblant jamais à un jargon mystique et à un apparat théâtral.

« Qu'à la piété le ministre joigne la foi, c'est-à-dire une confiance inébranlable dans les résultats que le christianisme et le ministère sont appelés à produire. Celui qui désespère d'arriver à de grands effets ne les produit jamais. Que le ministre pleure sur les ravages du péché, mais qu'à sa douleur il unisse la vive espérance du triomphe assuré du bien.

« Le ministre doit comprendre aussi qu'il y a beaucoup d'améliorations qu'il peut entreprendre; il ne doit pas rester en arrière de son époque et se laisser traîner, comme cela est souvent arrivé, à la remorque dans les derniers rangs du progrès.

« L'indépendance de caractère doit se faire particulièrement remarquer chez lui; il doit prendre garde à la servitude que la Société, sans qu'on s'en aperçoive, impose à l'esprit et à la langue, veiller à ne pas laisser amollir sa parole et sa pensée par l'amour de la popularité, faire preuve de ce courage moral qui, soit qu'on l'applaudisse ou qu'on le blâme, écoute avec respect la voix de Dieu et de la conscience et lui obéit sans crainte.

« Enfin le ministre doit être animé de l'esprit de sacrifice. Cet esprit fut la perfection du Christ, et c'est la plus noble inspiration que ses sectateurs lui puissent devoir. Que le ministre sente que le christianisme, espérance capitale du genre humain, est digne du sang qu'il a coûté, qu'il se souvienne qu'il ne s'est pas enrôlé sous un autre étendard que sous celui de la croix. »

L'analyse de ces deux discours suffit pour faire comprendre la pensée de Channing ; on ne peut, croyons-nous, se faire une idée plus juste et plus belle du ministère chrétien. Pour notre part, nous l'adoptons complétement, et nous sommes persuadé que le ministère ainsi compris et pratiqué est appelé à exercer une influence incalculable.

Channing se rend on ne peut mieux compte des vrais besoins, des véritables aspirations de notre époque, et, convaincu par sa propre expérience que le christianisme peut seul les satisfaire, le but qu'il propose aux ministres, les moyens qu'il leur recommande pour y atteindre, sont certainement les plus beaux, les plus efficaces qu'on puisse concevoir.

Loin de lui la pensée d'attribuer au christianisme un pouvoir magique; pour qu'il soit accepté de notre époque, il faut qu'il soit prêché par un homme qui se nourrisse lui-même des grandes vérités évangéliques. « A quoi bon, dit-il, donner au ministre des armes « d'une trempe céleste, si ses mains n'ont pas reçu la « force pour s'en servir avec vigueur et succès. La Pa- « role de Dieu est prompte et puissante et plus acérée « qu'une épée à deux tranchants, mais entre les mains « de celui dont la force n'est pas en rapport avec elle, « elle ne pénètre pas et ne peut pénétrer l'esprit. » Le

ministre doit donc posséder, sous peine de voir son œuvre condamnée à la plus grande impuissance, un caractère aussi noble, aussi beau que celui que nous avons retracé, et ce sera là précisément la cause de l'influence et de l'autorité qu'il exercera dans ce monde.

Est-il besoin de faire remarquer que cette influence, cette puissance seront bien différentes de celles que cherchaient autrefois à acquérir les prêtres et les pasteurs et que quelques-uns ambitionnent encore, une espèce d'usurpation spirituelle due aux folles terreurs de l'aveuglement des hommes? L'influence et le rôle mystérieux accordé jadis au ministre de l'Église chrétienne sont désormais abolis. C'est exclusivement de la vérité qu'il prêche, de ses qualités personnelles, de sa valeur intellectuelle, morale et religieuse, de sa fidélité, de son zèle, que le pasteur doit désormais tirer toute son autorité, et c'est ainsi que, revêtu de l'autorité la seule légitime, la seule incontestable, il est appelé à agir puissamment sur des êtres intelligents et libres par des moyens appropriés à leur nature, à devenir l'un des éléments principaux non-seulement d'une Église véritable et vivifiante, mais aussi d'une société à régénérer par la sainteté, la charité et la liberté chrétienne. Sa mission s'est agrandie; elle ne consiste plus à se faire l'apôtre de telle ou telle école de théologie: l'Évangile librement et consciencieusement interprété doit être l'unique règle de sa foi; à être le pasteur de telle ou telle Église: il ne doit y avoir pour lui qu'une véritable Église, l'Église universelle, l'Église de Jésus-Christ; elle consiste à être avant tout l'ami intelligent et dévoué de l'homme et de l'humanité.

IV.

Il nous reste maintenant à étudier dans Channing, le réformateur, le socialiste chrétien, ainsi que l'appelle M. Laboulaye. Nous savons, en effet, que le christianisme est pour lui un principe éminemment social, qui doit régénérer notre dix-neuvième siècle et que l'amélioration des classes ouvrières et des pauvres, de cette partie de la société qui paraît le plus étrangère à la bienfaisante influence de la religion chrétienne, attira en particulier son attention. Partageant à cet égard la conviction de Channing, croyant comme lui que le pasteur doit travailler au progrès dans la société, que le titre dont il est revêtu ne doit pas l'éloigner des préoccupations, des affaires de ce monde, mais doit le porter au contraire à chercher à y faire prédominer l'esprit de Jésus-Christ, nous avons pensé que l'étude des *œuvres sociales* ne pouvait qu'être utile à celui qui se consacre au saint ministère : c'est là le motif qui nous a fait entreprendre cette dernière partie de notre travail.

De l'amélioration du sort des classes ouvrières et des pauvres dépendent essentiellement la paix et la sécurité de la société; voilà la thèse que Channing développe très-fréquemment. Nous n'avons pas à la discuter, ici mais à rechercher quel doit être, d'après Channing, le caractère de cette amélioration et par quels moyens elle peut être obtenue.

L'amélioration des classes ouvrières consiste pour lui dans leur élévation; mais cette élévation ne consiste

pas dans l'affranchissement du travail; bien au contraire, le bien-être, le loisir doivent au travail tout ce qu'ils ont de charmes; seulement le travail ne doit pas être excessif et doit être associé à d'autres moyens de progrès, la méditation, les récréations instructives et spirituelles[1].

Cette élévation ne consiste pas non plus dans telles ou telles coutumes qui pousseraient de force les classes ouvrières dans les premiers rangs de la société en en faisant des gens à la mode, dans telle ou telle forme de gouvernement qui mettrait en leurs mains le pouvoir politique; elle ne peut consister que dans l'élévation morale, c'est-à-dire dans l'élévation de l'âme.

Channing répond d'une manière admirable et sans réplique aux objections qu'on fait ordinairement contre l'élévation des classes ouvrières telle qu'il la comprend: l'ignorance et le peu de ressources mises à leur portée pour la dissiper, le préjugé que quelques privilégiés ont été destinés par Dieu même à penser pour la foule, que le peuple peut penser aux affaires ordinaires de la vie, mais non pas à des objets plus élevés, surtout à la religion, que la distinction des rangs est essentielle à l'ordre social etc. etc. « Les plus grands obstacles, « dit-il, se trouvent précisément dans leur manière « d'être; elles peuvent les surmonter, et pour cela il « ne faut que de la volonté[2]. »

Voici les moyens par lesquels d'après lui cette élévation des classes ouvrières peut être obtenue.

Le premier moyen c'est de leur annoncer et de leur bien faire comprendre cette grande vérité, que l'homme

[1] *Œuvres sociales*, p. 84.
[2] *Œuvres sociales*, p. 75-160.

est grand en sa qualité d'homme, n'importe sa place, son état, et malgré toutes les distinctions extérieures [1].

On devra ensuite leur donner une juste idée de la vraie grandeur qui consiste tout entière dans la force de la pensée, du principe moral, de l'amour, dans la force d'âme, grandeur qu'on peut acquérir dans les conditions les plus humbles de la vie.

Tout en leur faisant aimer le travail auquel ils sont soumis et qui leur permet de prétendre à une condition plus élevée, on devra leur inspirer aussi le vif désir de parvenir à cette vraie grandeur par leur éducation personnelle au point de vue intellectuel, moral et religieux, on devra réveiller leur conscience, les forcer à devenir des hommes.

Dans la prédication des vérités chrétiennes on devra insister sur les vérités fondamentales et vivantes de l'Évangile, les rappeler à ces hommes qui peuvent le plus facilement les oublier, leur montrer les vraies consolations, le vrai bonheur qu'elles procurent, et surtout ne jamais se lasser de leur répéter que le chrétien ne doit pas laisser à une église le soin de son âme ou à un prêtre le soin de son salut.

Mais l'influence du réformateur chrétien ne doit pas s'exercer seulement par la parole, elle doit aussi s'exercer par des moyens plus pratiques et c'est ici que le ministre peut s'abandonner à son esprit d'initiative, à son esprit inventif.

Après avoir cherché à convaincre l'ouvrier des grandes vérités qu'il lui a annoncées, il faut qu'il lui procure les moyens de les étudier et de les pratiquer; il faut qu'il

[1] *Idem*, p. 1-73.

cherche à le soustraire aux mauvaises influences qui l'entourent et à lui faciliter l'accès d'influences nobles et salutaires; par exemple il réunira les ouvriers après leur journée de travail, afin de leur faire des lectures aussi intéressantes qu'instructives (on sait que Channing a prononcé un grand nombre de ses discours devant de pareilles réunions); il engagera chaque ville, chaque commune à mettre à leur disposition des bibliothèques contenant des livres d'une lecture facile, mais capable en même temps d'élever leur esprit et de nourrir leur âme; aux plaisirs grossiers de l'intempérance il s'efforcera de substituer des plaisirs plus réels, plus innocents et plus nobles. Channing entre ici[1] dans de très-grands détails qui nous prouvent tout l'intérêt qu'il portait à de telles études; il passe tour à tour en revue les plaisirs de la musique, de la danse, du théâtre, et fait sur chacun d'eux de fort justes observations; la musique en particulier lui paraît on ne plus propre à procurer à l'ouvrier le plus doux délassement après une rude journée de travail.

Mais le moyen le plus sûr de faciliter l'élévation de la classe ouvrière c'est de multiplier toujours plus le nombre des écoles dirigées par des instituteurs capables et pieux; les sacrifices que nous devons nous imposer dans ce but ne peuvent jamais être trop considérables. C'est en s'intéressant au sort, à l'éducation des enfants que le ministre peut le plus facilement pénétrer auprès des parents, agir sur eux, et c'est par l'instruction donnée aux écoles primaires, aux écoles du dimanche qu'il peut sauver cette quantité innombrable d'enfants des-

[1] *Œuvres sociales, discours sur la tempérance*, p. 194.

tinés sans cela à vivre constamment dans l'ignorance et dans le vice.

Tout ce qui précède concernant la classe ouvrière concerne aussi la classe indigente. Channing[1] veut inspirer au pauvre comme à l'ouvrier le sentiment de sa valeur personnelle, lui faire bien comprendre que la pauvreté se supporte facilement lorsqu'elle n'amène pas le mépris de soi-même par la dégradation morale. Nous devons nommer ici un homme qui fut en Amérique le fondateur du ministère des pauvres, Tuckerman, l'ami intime de Channing; nous aimerions à nous étendre longuement sur les riches développements théoriques et pratiques qui nous sont fournis par sa biographie et par les discours de Channing sur la *tempérance et le ministère des pauvres*, en particulier sur les observations judicieuses révélant les causes et les remèdes de la misère; aussi malgré l'impossibilité où nous sommes de nous arrêter suffisamment sur cet important sujet, nous voulons relever ici ce qui nous a particulièrement frappé comme étant on ne peut plus propre à faciliter le ministère des pauvres.

En présence de la pauvreté, en présence des vices, de l'immoralité qui le plus souvent l'accompagnent, il n'est pas facile au ministre d'aimer les pauvres; il faut cependant que le ministre les aime, qu'il aime les plus vicieux, sous peine de se voir auprès d'eux réduit à l'impuissance. Eh bien! pour parvenir à cet amour, le ministre doit, d'après Tuckerman et Channing, être bien convaincu qu'il reste toujours dans l'homme même le plus dégradé quelque germe de vertu

[1] *Œuvres sociales, ministère des pauvres*, p. 216-256.

qui l'élève encore au-dessus de la brute. Le ministre doit s'attacher à découvrir cette vertu, et une fois découverte, c'est à cause de cette vertu même qu'il pourra ardemment aimer celui qui la possède. Se voyant l'objet d'une affection sincère, alors que tout autour de lui ne lui témoigne que de l'indifférence et du mépris, le pauvre s'attachera de son côté au ministre, et l'œuvre de sa régénération sera déjà fort avancée.

Un autre conseil d'une portée toute pratique nous a paru mériter aussi la plus sérieuse attention. Vu l'impossibilité où se trouve le ministre de travailler avec fruit au bien-être matériel et religieux des pauvres, si nombreux surtout dans les grandes villes, Channing[1] conseille vivement d'intéresser au sort de ces malheureux les classes riches et instruites de la société; chaque famille aisée devrait se charger du soin de telle ou telle famille pauvre, chercher à lui procurer du travail, subvenir à ses besoins les plus impérieux, s'occuper de son élévation morale et religieuse. Il s'agit, on le voit, d'une institution qui serait le diaconat des Églises réformées de France, mais le diaconat fort agrandi.

Ces quelques conseils de Channing que nous venons de reproduire doivent intéresser au plus haut degré le ministre chrétien; il peut en mettre lui-même plusieurs en pratique et user de toute son influence pour hâter la réalisation des autres. Rien n'est plus important pour un ministre appelé à évangéliser les classes ouvrières et les pauvres, que de connaître leurs besoins, les dangers qui les entourent, et les moyens de les y soustraire. Alors seulement il pourra, dans sa

[1] *Œuvres sociales*, p. 254.

ville ou dans son village, acquérir cette vraie gloire qu'ambitionnait Channing, celle de faire aimer l'Évangile de ceux-là mêmes à qui Jésus-Christ l'a plus particulièrement destiné. Si le pasteur cherche à acquérir cette gloire, on ne l'accusera pas *de ne parler que le langage de sa profession et de ne faire que son métier.* Les ouvriers et les pauvres tout d'abord, la société ensuite ne tarderont pas à reconnaître en lui un ami sincère; en exaltant son dévouement, on lui vouera une reconnaisance éternelle pour tout le bien qu'il aura fait.

L'ouvrier et le pauvre ayant appris à se connaître et à s'estimer, sachant que la vraie élévation consiste dans l'élévation de l'âme, chercheront à l'acquérir par tous les moyens qu'on aura eu soin de mettre à leur portée; se respectant eux-mêmes, ils respecteront les autres, en qui ils ne verront plus que des frères, et tout en désirant améliorer leur condition sociale, ils ne porteront pas un sentiment de jalousie et de haine sur le bonheur que procure une condition plus élevée et une fortune plus considérable que la leur.

Un État qui compterait dans son sein un grand nombre de ces hommes dont l'élévation morale serait sinon l'unique, du moins la plus grande préoccupation, serait certainement à la tête de tous les États et assurerait à tous ses membres une paix solide et durable. Aussi doit-on encourager et imiter ces hommes dévoués, qui, comme Channing, poussés par l'amour de leurs semblables, veulent les appeler à la vraie grandeur, les faire participer à tous les bienfaits de l'instruction, de la morale et de la religion, et travailler à établir l'égalité entre tous les hommes, non en

abaissant les uns au détriment des autres, mais en élevant les classes les moins privilégiées de la société au niveau des classes supérieures. Puisqu'ils n'attendent le bien qu'ils ambitionnent que d'un travail continu, d'une patience à toute épreuve, leurs efforts sont on ne peut plus louables et leur œuvre est à jamais bénie !

Conclusion.

Notre conclusion sera courte ; plein d'une admiration sans bornes pour Channing, nous n'aurions qu'à répéter ce que nous avons déjà exprimé dans les premières pages de ce travail ; nous terminerons donc notre étude en faisant remarquer que si Channing mérite d'être connu de tout le monde, il mérite surtout de l'être des pasteurs, ministres et étudiants de nos Églises de France. Il nous donne à tous la plus haute idée qu'on puisse se faire du ministère évangélique; ses conseils et son exemple ne peuvent qu'être de la plus grande utilité; ils sont surtout de la plus haute actualité.

En France, en effet, comme du temps de Channing en Amérique, la décadence de l'autorité ecclésiastique est évidente; en France comme en Amérique, l'œuvre de réforme évangélique au sein de la société est encore à faire; en France comme en Amérique les disputes théologiques agitent l'Église. Eh bien! au milieu de ces tristes circonstances, à tout homme ami du bien et de la paix, Channing donne une parole d'encouragement et un bon conseil.

A ceux que la décadence de l'autorité ecclésiastique afflige, il montre la nouvelle autorité que le ministère doit acquérir.

A ceux que décourage l'immense tâche à laquelle le ministère est appelé au dix-neuvième siècle, il dit ce que M. Jules Simon disait dernièrement: « Le vrai « rôle d'un ami de l'humanité, d'un ami de son pays, « est de chercher avec patience, avec persévérance, « les petits remèdes, les humbles réformes; le point

« capital est de ne jamais cesser de marcher, à grands « pas si on le peut, lentement s'il le faut[1]. »

A ceux que nos divisions, que nos luttes attristent, et qui désirent voir la paix régner au milieu de nous, il rappelle que « si des diversités d'opinions, de goût « ou d'habitude nous divisent, il y a un terrain com- « mun, la pratique, placé en dehors de toute contro- « verse, sur lequel nous pouvons tous unir nos cœurs « et nos mains pour faire le bien. Travailler et souffrir « pour la cause de l'humanité, propager l'intelligence, « la liberté et la vertu, faire connaître Dieu, le faire « respecter, aimer, imiter par ses créatures, résister « aux abus et à la corruption des siècles passés, re- « chercher et tarir les sources de la misère, sauver de « l'intempérance ceux qui sont tombés, secourir la « veuve et l'orphelin, éclairer et élever les malheureux, « envoyer la Parole de Dieu aux bouts de la terre, ra- « cheter le monde du péché et de la souffrance[2], » telle est l'œuvre commune à laquelle tous les pasteurs, tous les ministres peuvent concourir, travailler ardemment dans le plus parfait accord.

On peut ne pas être d'accord avec Channing sur telle ou telle question dogmatique, mais on ne pourra jamais s'empêcher d'admirer sa piété, sa charité, son sincère amour de Dieu, de Jésus-Christ et des hommes; c'est ce qui nous fait dire que les œuvres et la vie de Channing sont de nos jours le meilleur cours de théologie pratique et de prudence pastorale!

[1] *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1865.
[2] *Traités religieux. — Église universelle.*

THÈSES.

I.

Le christianisme est une religion raisonnable; tout ce qui contredit la raison est étranger au christianisme.

II.

La diversité des opinions théologiques n'est pas un mal; elle est voulue de Dieu.

III.

Tout chrétien doit être capable de rendre compte de sa foi; si la foi n'est que l'adhésion de l'esprit à telle ou telle vérité théologique dont on ne sait rendre compte, elle est de nul effet et ne peut être utile au salut.

IV.

Aucun symbole, aucune confession de foi ne peut servir de base unique à l'union qui doit régner entre tous les membres de l'Église chrétienne.

V.

L'amour de Dieu, de Jésus-Christ et des hommes est le motif puissant qui doit unir et réconcilier les différentes parties de l'Église chrétienne.

VI.

Les discussions théologiques doivent être bannies de

la chaire chrétienne comme inutiles et pouvant troubler la paix de l'Église.

VII.

La meilleure apologie du christianisme consiste à prouver qu'il répond aux besoins de l'esprit humain.

VIII.

Les vérités vivantes, pratiques, peuvent seules agir sur l'homme pour l'améliorer. Réveiller les consciences, les forcer à réfléchir et à vivre des vérités religieuses doit être le but principal du ministère chrétien.

IX.

Le pasteur ne doit avoir d'autre autorité que celle que lui donnent la vérité qu'il annonce et ses qualités personnelles.

X.

De grandes améliorations pourraient être faites dans l'enseignement théologique actuel en vue du ministère évangélique.

XI.

Le Pentateuque ne peut être en entier de Moïse; il est évidemment l'œuvre de plusieurs auteurs qui ont vécu à des époques différentes.

XII.

La deuxième épître de Pierre n'est pas authentique.

XIII.

L'auteur des Actes des apôtres veut bien moins raconter l'histoire des premiers développements de

l'Église que réconcilier le parti judaïsant et le parti paulinien.

XIV.

Le passage Rom. IX, 5, ne prouve pas la divinité parfaite de Jésus-Christ.

XV.

L'Évangile selon saint Jean admet constamment la subordination du Fils au Père.

XVI.

Le dogme de la prédestination absolue est exposé dans l'épître aux Romains, chap. IX.

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 26 avril 1865.
T. COLANI.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 27 avril 1865.
Pour le Recteur en congé :
L'inspecteur délégué, DUVAL-JOUVE.